Sarah LENZI, The Stations of the Cross. The Placelessness of Medieval Christian Piety

Brepols, Turnhout, 2016, 242 p.

Matteo Scozia

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45050>

DOI : 10.4000/assr.45050

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 331-332

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Matteo Scozia, « Sarah LENZI, The Stations of the Cross. The Placelessness of Medieval Christian Piety », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 10 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45050> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45050>

Ce document a été généré automatiquement le 10 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Sarah LENZI, The Stations of the Cross. The Placelessness of Medieval Christian Piety

Brepols, Turnhout, 2016, 242 p.

Matteo Scozia

RÉFÉRENCE

Sarah LENZI, *The Stations of the Cross. The Placelessness of Medieval Christian Piety*, Brepols, Turnhout, 2016, 242 p.

- 1 C'est une foisonnante analyse anthropologique, sociologique et théologique que nous livre ici Sarah Lenzi. Au vu de l'importance politique du christianisme autant dans l'Occident latin que dans l'Orient chrétien de langue grecque pendant le Moyen Âge et, comme le rappelle Pierre Legendre, de ses retentissements culturels sur l'époque moderne et contemporaine, cette enquête, qui porte sur les dynamiques liant piété populaire et doctrine chrétienne, est de grande utilité pour pénétrer une culture qui est à la base de l'époque contemporaine.
- 2 Le *via crucis* est la pratique que Lenzi se propose d'examiner. On désigne par « *via crucis* » la liturgie du chemin de croix où les fidèles accomplissent à pied et en prière un parcours balisé de stations qui évoquent les étapes de la condamnation et de la montée du Christ sur la croix. Répandue aujourd'hui dans les églises catholiques, cette pratique est ritualisée dans la doctrine chrétienne à une cadence hebdomadaire (le vendredi). À partir d'une analyse de la *via crucis*, l'auteure élargit son regard à la piété populaire ainsi qu'à la signification anthropologique et sociologique plus profonde que l'idée de pèlerinage et d'expérience religieuse recouvrent dans l'identité chrétienne populaire. L'idée-force de cette recherche est que cette pratique jouit d'un statut particulier, qui s'inscrit dans un mouvement à la fois théologique et anthropologique par lequel le croyant cherche à se rapprocher de Dieu. Cette idée va à l'encontre de celle qui domine

dans la majorité des études (évoquées à p. 7-10), selon laquelle la *via crucis* ne serait que l'imitation du pèlerinage en Terre Sainte.

- 3 Afin de démontrer sa thèse, dans la première partie de l'ouvrage, l'auteure reconstruit le développement historique des « stations » de la *via crucis*, en montrant les spécificités rituelles, de l'origine jusqu'à sa forme définitive. Les analyses relatives aux éléments théologiques qui ont influencé le développement de cette pratique sont cruciales (que l'on songe ici aux apports du mouvement franciscain, mais aussi d'autres théologiens), tout comme les principales interprétations du rite envisagé par l'historiographie dominante comme imitation du pèlerinage. Cette interprétation devient la cible critique de la deuxième et troisième partie de l'ouvrage, qui représentent la *pars destruens* du raisonnement de Lenzi. Comme la *via crucis* est considérée en tant qu'imitation du pèlerinage en Terre Sainte, l'analyse des notions de *peregrinatio* et *imitatio* permettra le rejet de cette interprétation et l'émergence d'une nouvelle proposition exégétique, explicitée dans la quatrième partie de l'ouvrage : pratique dévotionnelle exclusivement privée et née dans l'occident latin, la *via crucis* est transposée dans le contexte chrétien oriental en devenant un rite public autonome, n'entretenant aucun rapport avec d'autres pratiques.
- 4 L'histoire de la *via crucis* est étroitement liée aux événements historiques concernant la garde de la Terre Sainte et aux apports des ordres mendiants. L'importance des lieux où vécut le Christ va de pair avec la dévotion qui lui a été réservée autant par les moines que par les mendiants – comme le témoignent les écrits de Bernard de Clairvaux et de François d'Assise. L'importance que les mendiants (non seulement François d'Assise, mais aussi Bonaventure de Bagnoregio ou le dominicain Henri Suso) attribuent à la vie du Christ et à sa passion est à comparer à l'importance attribuée par les pèlerins aux lieux physiques où le Christ vécut. Toutefois, comme le souligne Lenzi, cette rencontre n'entraîne pas immédiatement un développement de la pratique de la *via crucis* telle qu'on la connaît aujourd'hui, car elle demande un processus beaucoup plus lent et alambiqué qui commence à s'entrevoir à partir du XVII^e siècle dans les écrits de Bernardino Amico. Il n'en demeure pas moins que l'apport des franciscains et les pratiques des pèlerins dans la Terre Sainte sont des sources incontournables pour le développement de la pratique religieuse, mais cela n'autorise pas pour autant à valider la thèse avancée par Thurston et Storme, d'après qui la *via crucis* ne serait qu'une imitation du pèlerinage physique en Terre Sainte.
- 5 Dans la deuxième partie de son ouvrage, Lenzi démontre que le pèlerinage est une pratique spécifique liée à l'activité du voyage religieux (p. 57) et ne peut pas être aisément remplacé par d'autres pratiques. En effet, derrière le pèlerinage se cacheraient une théologie de l'exil et du retour de Dieu qui trouve son socle dans l'Ancien Testament. D'après Lenzi, superposer une pratique religieuse complexe telle que le pèlerinage à la *via crucis* serait un forçage anthropologique. De même, le concept d'*imitatio*, appliqué par Thurston et Storme afin de définir la *via crucis* en tant qu'imitation ritualisée du pèlerinage physique en Terre Sainte, est inadéquat dans la mesure où l'*imitatio* médiévale est une espèce de séquelle (du latin *sequor*) comportementale, un style de vie référé à un objet fondateur. En l'espèce, la *sequela Christi* est à la base du mouvement franciscain. D'après François, le frère franciscain doit vivre selon les règles basées sur la vie du Christ (voir p. 121-129). C'est pourquoi l'idée d'une simple imitation ritualisée du pèlerinage est refusée par Lenzi conformément à sa critique de la *via crucis* livrée par Thurston et Storme.

- 6 La *pars destruens* de son raisonnement ayant été définie, dans la quatrième partie de l'ouvrage, Lenzi avance sa propre proposition exégétique sur la signification théologique et anthropologique de la *via crucis*. L'idée-force est que la pratique de la *via crucis* est liée à une activité méditative, dépassant l'espace géographique et le temps historique actuel pour se projeter dans une dimension réflexive et conceptuelle bien plus vaste. La *Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux et l'étude de John Baldovin sur les stations ponctuant la *via crucis* représentent deux éléments fondamentaux pour saisir la signification de cette pratique religieuse. Les quatorze stations de la *via crucis* prennent forme dans le texte de Ludolphe et deviennent des moments de méditation guidée et ritualisée à partir de la passion du Christ dans les écrits de Jérôme Savonarole.
- 7 En définitive, le travail de Lenzi est original et hautement novateur. La pratique de la *via crucis* n'est plus entendue comme imitation, mais, au contraire, « as one more religious performance that achieves this sense of connection between a believer and the time and place of the all-important event of the Incarnation of Christ » (p. 198). Au Moyen Âge, l'architecture des églises devait faire de celles-ci des métaphores tangibles de la Jérusalem céleste. De ce point de vue, « the inclusion of the Stations of the Cross in churches relates much more to the recreation of an experience of the heavenly Jerusalem, the site of the infinitely repeatable salvation, rather than as true replications of the contemporary city of Jerusalem » (p. 199). La *via crucis* est à la fois méditation, commémoration historique et « imitation » (séquelle) psychologique des vertus morales du Christ pendant sa passion (p. 202).